

En ce bel été 14, soudain, le tocsin retentit

Bertrand Bazin

Quand le tocsin sonne dans les campagnes, tout le monde en connaît la signification. Il retentit le 1er août en fin d'après midi vers 16h30-17h00. Toutes les cloches de toutes les églises sonnent à peu près en même temps. Les églises de La Bazouge, Landéan, Louvigné, Parigné, Pontmain... se sont répondues annonçant le grand incendie de l'Europe. Et tous les hommes, les femmes, les enfants affairés aux travaux des moissons (le temps s'est mis au beau le 30 juillet) cessent leurs travaux et se précipitent au bourg devant la mairie. Quand ils arrivent, c'est pour entendre le tambour annoncer l'ordre de mobilisation générale. Bientôt l'affiche officielle est placardée dans toutes les communes. Ils ont confirmation de ce que l'on pressentait depuis plusieurs jours: la grande catastrophe est arrivée, la guerre c'est la guerre. Le bulletin paroissial de Louvigné a laissé un texte relatant l'annonce de la mobilisation. Texte extrêmement intéressant dans la mesure où il permet de percevoir l'état d'esprit des populations à ce moment crucial qu'est l'annonce de la mobilisation. Ce qui se passe à Louvigné en ce 1er août éclaire ce que vivent les populations rurales y compris celles de la Bazouge tant les deux communes sont proches. Le texte paraît dans le bulletin n°115 daté du mois de septembre 1914. Il ne fait que quatre pages du fait de la difficulté de se procurer du papier et du fait de la mobilisation du personnel assurant l'impression et la publication de ce bulletin. Le texte mentionne l'annonce de la mobilisation générale en ces termes: «...»

crieur s'avança sur la place lentement. On fit cercle autour de lui et Jean Douane d'une voix tremblante donna lecture du décret de mobilisation. (...)». Ce texte donne à voir l'ambiance de gravité qui préside à cette annonce. Le paysage sonore ajoute à la gravité du moment. Ce texte nous fait entendre le bruit du tocsin bientôt couvert par le son lugubre du tambour qui semble annoncer les morts à venir. L'émotion est perceptible au travers de l'angoisse et de la tristesse qui étreint tout le monde. Pour la première fois dans l'Histoire de France, il faut répondre à une mobilisation générale. A quoi ont-ils pensé ces hommes et ces femmes, ces enfants en entendant et en lisant cet appel à la mobilisation qui signifie pour beaucoup leur arrêt de mort ? Quelles pensées les ont assaillies quand ils ont compris que la mobilisation concerne tous les hommes de 20 à 48 ans ? Le premier moment est sans doute celui de la sidération, de la stupeur. Le silence a d'abord accueilli ce moment. Le témoignage du bulletin paroissial est, une fois de plus précieux. «(...) Le tocsin cessa... Les hommes accouraient de tous les côtés, des fermes et des chantiers voisins. Déjà l'on pouvait lire à tous les coins de rue le décret fatal collé sur les murailles... Les enfants insouciantes comme on l'est à leur âge, jouaient bruyamment sur la place, tandis que les femmes et les mères rentraient à leur foyer et s'asseyaient pour pleurer (...)» Les hommes se rassemblent pour discuter. Les femmes attendent d'être chez elles pour pleurer. Elles ont conscience de ce que la guerre implique. De tout temps les femmes ont cette prescience de ce que les conflits signifient comme souffrances, comme douleurs. A la lecture de ce récit sur la mobilisation, ce qui domine dans les campagnes c'est la gravité. Point ici d'enthousiasme, de cris de joie, de discours nationaliste et patriotique. Au contraire tout évoque la solennité du moment. Ce n'est pas une fête patriotique c'est une veillée funèbre. Alors puisque le temps est compté, le premier jour de la mobilisation est le 2 août, il faut mettre ces affaires en ordre. Beaucoup se sont tournés vers l'Eglise, vers cette nouvelle église qu'ils ont contribué à ériger à la Bazouge. Cette église qui verra se succéder tout au long de la guerre les cérémonies funèbres à la mémoire des morts pour la France. Il est nécessaire de mettre ses affaires en ordre avec le Seigneur d'abord, tant il est vrai que tous perçoivent que la guerre est synonyme de malheurs, de morts, de blessures, de

folie. Sans nul doute que le chanoine Helesbeux célèbre l'office et entend les hommes en confession. Le Livre d'Or de la Bazouge indique que le 2 août «les jeunes gens mobilisables assiègent les confessionnaires, font la Sainte Communion et se munissent de médailles et de chapelets». Ceux-ci sont abondamment bénis pour assurer la protection de leurs porteurs.

*Médaille du sacré coeur donnée
aux soldats au moment de leur départ.*

Le même mouvement se répète à Louvigné puisque le bulletin paroissial indique «(...) Ils sont venus purifier leurs âmes au tribunal de la Pénitence et manger le Pain des Forts à la Table Sainte.» Voilà une façon bien alambiquée pour dire que ces hommes partent se battre en français et en chrétien. Pour l'Eglise les soldats doivent se battre pour Dieu et pour la France. Il faut aussi mettre en ordre ses affaires terrestres. En premier lieu, il faut se hâter pour finir les moissons, les travaux des champs. Il y a encore quelques heures avant de partir, ou quelques jours pour ceux qui partent 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7 jours après la mobilisation. Il faut penser à donner les consignes pour la femme qui reste et qui va devoir prendre en charge la ferme. Du jour au lendemain, les femmes aidées parfois des vieillards doivent gérer l'exploitation. La mobilisation signifie la séparation des familles. C'est le père, le fils ou les fils qui s'en vont. C'est la séparation des couples, le mari laisse son épouse. C'est le fiancé qui laisse sa promise. Il y a un bouleversement de l'intime. La guerre sépare «ceux qui s'aiment» comme dit la chanson. Il faut donc dans la fièvre se préparer au départ. Il faut retrouver son carnet militaire pour savoir à quelle caserne se présenter. Dans le carnet militaire, un feuillet de couleur rose va être pour toute une génération le point de départ d'une terrible boucherie. Il y est précisé le jour de mobilisation, la gare la plus proche de son domicile où il peut prendre le train (gratuitement !!!). Les plus jeunes classes se présentent sous 48 heures. Les plus âgés ont quelques jours de répit. La mobilisation s'étend sur deux semaines. Il faut préparer ses affaires: deux chemises, un caleçon, deux mouchoirs, des vivres pour un jour sans oublier de se faire couper les cheveux. Il est nécessaire d'avoir une paire de brodequins pour la marche. Une circulaire ministérielle du mois de juillet indique que chaque jeune soldat, chaque réserviste «appelés sous les drapeaux en cas de mobilisation» doit apporter «une ou deux paires de souliers de marche neuf en bon état.» ils devront être le plus



proche possible «du modèle réglementaire: brodequins à lacets, suffisamment larges pour que le pied repose bien à plat et ne soit pas gêné, pourvus d'une semelle d'une bonne épaisseur, munis de clous et susceptible de se prêter à un bon ressemelage...». Le ministre de la guerre Messimy affirme que ces brodequins seront remboursés «lors de l'arrivée au corps» du soldat. Décidément le gouvernement et les autorités militaires ont tout prévu sauf les longues marches d'approches et de retraites que vont subir ces soldats. Les pieds seront mis à rude épreuve d'autant plus rude quand ces marches se font avec des chaussures neuves !!! Petits tracas de la vie du soldat mais qui ont des effets parfois sur le moral et la souffrance des combattants en ces premiers mois de guerre. Après la stupeur des premières heures vient la résignation et la détermination. Puisque la guerre est là, il faut la faire, c'est une question de devoir. Personne à la Bazouge, comme ailleurs, n'a l'idée de désobéir à un ordre de l'autorité politique et militaire. Le sentiment général est que la guerre est voulue et imposée par l'Allemagne. Puisque nous sommes agressés, il est légitime de se défendre. Le bulletin paroissial de Louvigné résume le sentiment général par ces mots «(...) la France n'a attaqué personne: elle se défend. Elle a le bon droit de son côté. Nous avons ferme espoir qu'elle finira par triompher (...)» Donc résolution et gravité dominant. Pour autant y-a-t-il eu enthousiasme patriotique ? Sans doute que non, même si on ne peut écarter les

fanfaronnades, les chants pour se donner du courage, voir un enthousiasme «forcé» après quelques verres... Vient l'heure de la séparation. Il faut aller à la gare: Fougères, Parigné, Louvigné ? Où se sont fait les «au revoir» ? Où la séparation des familles a-t-elle eu lieu ? Sur le quai de la gare, comme le décrivent beaucoup de témoignages montrant des hommes soucieux et graves avec des femmes courageuses retenant leurs larmes ? Sur le seuil de la porte, au sein du foyer familial ? Sans doute ne sont-ils pas allés seuls à la gare. Quand ils ne sont pas mariés, peut-être que le père a fait un bout de chemin avec le fils, en parlant de choses et d'autres, en évitant de penser à ce qui peut arriver. Peut-être se sont-ils regroupés à plusieurs pour faire le trajet jusqu'à la gare voir jusqu'à la caserne ? Après tout, le groupe aide à être courageux, à ne pas voir les choses de manière trop pessimiste. Dans un style patriotique le bulletin paroissial de Louvigné témoigne de ce départ en ces termes: «(...) le lendemain, la mobilisation commença d'avoir son effet. Et depuis lors les hommes, les jeunes gens sont allés rejoindre leur corps aux quatre coins de France en armes. Nous les avons vus partir, confiants, résolus, joyeux même (...). Ils ont dit adieu aux vieux parents, à la femme, aux petits enfants: puis ils sont accourus là-bas, à la frontière. Puissent-ils nous revenir bientôt, sains et saufs, heureux d'avoir fait leur devoir envers le pays (...).» Mais quand on est jeune, la mobilisation et la guerre peut aussi représenter une aventure. Tout comme le service militaire la guerre permet de sortir de chez soi, de casser la routine. Les sentiments sont certainement ambivalents chez nos soldats mobilisés, d'autant plus qu'ils ne sont pas vraiment préparés à ce qui les attends. Ils ignorent tout de la mort industrielle. Plus grave encore, ils sont sous le commandement de généraux qui n'ont pas anticipé ce que sera cette guerre. La plupart ont gagné leurs galons dans les guerres coloniales.

Au lendemain du départ, l'impression de vide a dû être terrible. Tout d'un coup la jeunesse de la Bazouge est partie, les hommes dans la force de l'âge sont partis ou sur le point de partir. C'est toute l'organisation de la commune qui se trouve bouleversée pour longtemps. Combien sont-ils à partir dès le 2 août et dans les jours qui suivent ? Difficile à dire voire impossible, aucune liste des mobilisés n'a été dressée. Combien sont-ils à revenir blessés, amputés, gazés, traumatisés ou en apparence indemnes ? Là encore c'est difficile à comptabiliser. Une certitude réside dans le nombre de ceux qui ne sont pas revenus. Leurs noms est gravé dans le granite du monument aux morts et sur la plaque couleur de deuil à l'intérieur de l'église. Combien étaient-ils à accomplir leur service militaire en 1914 ? Ceux là ont 20 ans, ils sont dans l'armée d'active. Beaucoup ont bénéficié de permissions pour les travaux agricoles. Les familles sont heureuses de les voir revenir. Ils

sont jeunes, vigoureux. Ils ont la force pour accomplir les moissons. Mais voilà que les permissions sont suspendues. Il faut rentrer à la caserne. Les gendarmes font le tour des campagnes à cheval, à bicyclette, parfois en voiture pour signifier aux jeunes militaires que leur présence est indispensable aux armées. Vers les 26-27 juillet le retour précipité des permissionnaires indiquent aux populations que la situation est grave. La guerre se profile à l'horizon. Le bruit sourd de la rumeur de guerre court les campagnes. Les discussions du dimanche à la sortie de la messe, après les vêpres la diffuse avec plus ou moins de précisions. Il y a toujours des gens mieux informées. Les notables ont accès à une presse plus généraliste. Le maire, le secrétaire de mairie reçoit des informations via la préfecture ou la sous préfecture. L'information progresse, en quelque sorte, par imprégnation. En dépit de cette rumeur qui se précise de jours en jours voire d'heure en heure, le fatalisme prévaut.

Les hommes partis, restent les femmes, les enfants, les vieillards. Il faut faire face aux nécessités du moment: achever la moisson bien sûr mais aussi répondre aux impératifs des réquisitions. Elles frappent d'abord les chevaux et en particulier les chevaux de traits. Elle prive tout d'un coup, les fermes de tout ou partie de la force animale. Comment assurer la pérennité de l'exploitation si les chevaux partent eux aussi ? Comment assurer les labours à l'automne prochain ? La demande de l'armée est absolument énorme puisqu'elle est largement hippomobile. Le départ des chevaux et des hommes donnent une réalité très concrète à la guerre dans nos campagnes. Il y a autour du cheval un attachement qui n'est pas que matériel. Bien sûr il représente un capital, il a une valeur marchande mais c'est aussi un capital émotionnel. Son propriétaire lui a donné un nom, il lui a donné une identité. Il projette sur l'animal une partie de sa propre identité. Dans les témoignages, les écrits des combattants, les souffrances animales sont souvent mises en exergue. La description des souffrances de l'animal, de sa mort, de sa décomposition sur le champs de bataille permet d'appréhender ses propres souffrances et au final sa propre mort dans ce qu'elle a de plus tragique et de plus insupportable.

Bertrand Bazin

Remerciements:

Un grand merci à Michèle et Jean Pierre Lecompte pour m'avoir prêté les bulletins paroissiaux, merci à Madame Plessis pour m'avoir montré ses «trésors», et enfin merci à Caroline Robert pour les photos dont celle du Sacré Coeur.